Chansonnier

LE CHIFFONNIER,

OU LE

PHILOSOPHE NOCTURNE,

Comédie-Vaudeville

EN CINQ ACTES ET EN UNE JOURNÉE,

PAR MM. THEAULON ET ETIENNE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 3 JANVIER 1826.



PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT, PICARD ET DUVAL,

COUR DES FONTAINES N°. 7;

Et au grand Magasin de Pièces de Théâtre,

Palais-Royal, derrière le Théâtre Français.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PÈRE RICHARD, chiffonnier, 60 ans, son costume doit être décent, ses cheveux sont blancs et sa figure respectable (*).	MM. POTIER.
ERNEST D'ARLEVILLE, jeune avocat	ALLAN.
ALFRED, jeune officier, son ami, (caractère léger)	ARNAL.
Me. GRIPEFORT, } avoués.	BLONDIN.
Me. CHAPOULARD, } avoués.	FLEURY.
UN GARDE DU COMMERCE . .	BIGNON.
UN VALET.	GEORGES.
JEUNES AVOCATS.	
Mme DE VERSEUIL, jeune veuve, très coquette, (mise élégante). . .	Mmes FÉLICIE.
Mme GERVAL, vêtue modestement, (50 ans.)	BARROYER.
CÉLINE, jeune personne confiée à ses soins.	PAULINE.
Convives des deux sexes.	

La scène se passe à Paris, en 1825.

(*) Ce rôle créé avec tant de talent et de verve par M. POTIER, appartient à l'emploi des premiers rôles.

NOTA. S'adresser, pour avoir la musique exacte de cette pièce, à M. SIMONET, rue Montmartre, n. 159

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

LE
CHIFFONNIER,

COMEDIE-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une rue déserte. A gauche de l'acteur, une maison de peu d'apparence, on y lit : RUE MOUFFETARD, *au-dessus de la porte d'entrée*, N°. 13. *Un banc de pierre est auprès. Il est nuit, la scène est éclairée par un réverbère placé dans le fond.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ERNEST, ALFRED. (*Ils entrent par le fond.*)

ALFRED.

Quel singulier chemin m'as-tu fait prendre, pour aller de l'Observatoire, où nous avons passé la soirée, à notre logement de la Chaussée d'Antin ?

ERNEST, *indifféremment.*

En parlant, nous nous serons égarés.

ALFRED.

Je n'arriverai jamais assez tôt au bal où je suis invité... si nous pouvions savoir où nous sommes, encore ! (*Ernest regarde la maison.*) Que vois-je... tu regardes cette croisée ?. Ernest, ce n'est pas sans dessein que tu m'as conduit ici..

ERNEST.

Maintenant, il faut bien te l'avouer.

ALFRED.

Tu connais donc la rue où nous nous trouvons ?

ERNEST.

Nous sommes dans la rue Mouffetard.

ALFRED.

Dans la rue Mouffetard !.. et qui diable peut te forcer à venir dans ce quartier , à l'heure qu'il est ?

ERNEST.

L'amour.

ALFRED.

L'amour ?.. allons donc, tu extravagues... l'amour n'a jamais logé rue Mouffetard.

ERNEST.

Pourquoi pas ici, comme ailleurs... tu plaisantes toujours , même avec les choses les plus sérieuses.

ALFRED.

Et toi , tu ne ris jamais , même avec les choses plus plaisantes... mais sais-tu que , pour un avocat , tu est fameusement romantique , voilà dès le commencement de ta carrière trois aventures de roman qui tiennent du siècle des Amadis.

ERNEST.

Trois aventures !.. la première , je te prie ?

ALFRED.

Eh ! parbleu ! c'est la lettre-de-change de 6000 francs que tu as si noblemnte cautionnée pour ton ami Dufour , et pour laquelle tu peux être arrêté d'un moment à l'autre , car tu as reconnu le jugement.

ERNEST.

Ah ! j'étais riche quand j'ai prêté ma signature à Dufour ; la faillite de mon banquier ne m'avait pas encore tout en levé... et la seconde aventure ?

ALFRED.

C'est la réhabilitation de ce négociant Franval que tu n'as jamais vu , puisqu'il y a près de seize ans qu'il a quitté la France pour se soustraire au jugement qui le condamnait à une peine infamante. Je te demande un peu quel intérêt te portait à ressusciter cette fâcheuse affaire ?

ERNEST.

Quel intérêt , mon cher Alfred ! celui de la justice et de la vérité ; en consultant le dossier de ce procès , pour une affaire qui m'était confiée , je crois m'apercevoir que le né-

gociant Franval, impliqué dans cette banqueroute frauduleuse, fut la victime d'un acte illégalement dressé... j'examine, et j'en acquiers la certitude; que devais-je faire alors? n'écouter que ma conscience et prendre la défense de l'innocence opprimée.

ALFRED.

Cela vient un peu tard, tu en conviendras, au bout de seize ans!

ERNEST.

Il n'est jamais trop tard pour rendre l'honneur à celui qui le perdit injustement.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Demain, si le ciel me seconde,
Avocat de l'humanité,
Je saurai devant tout le monde
Faire briller la vérité.
O du barreau privilége sublime!
Est-il un sort plus glorieux,
Est-il un destin plus heureux?
On rend l'honneur à celui qu'on opprime,
Et l'on se fait un nom fameux.

ALFRED.

Tout cela est superbe, mais ça ne dit pas quelle est ta nouvelle conquête de la rue Mouffetard.

ERNEST.

C'est un ange, mon cher Alfred!

ALFRED.

Un ange? où diable l'as-tu rencontré?

ERNEST.

Dans une des allées du Luxembourg, où j'allais étudier mon plaidoyer de demain... j'étais dans un coin à gesticuler... lorsque je m'aperçus que deux dames me regardaient attentivement; je les regarde à mon tour... et je vois une jeune personne charmante! ses vêtemens étaient ceux de la classe ouvrière.

ALFRED.

J'entends; la petite robe de jouy, le tablier noir, le schal de laine, et le bonnet de gaze.. une grisette enfin.

ERNEST.

A peu-près .. mais son regard était si doux, son maintien si décent, le son de sa voix était si pur et si céleste.

ALFRED.

Un ange ! ça ne peut pas être autrement ; et son nom ?

ERNEST.

Elle s'appelle Céline.

ALFRED.

Ah ! le nom n'est pas mal... mais le quartier seul ne t'a pas guéri de ta passion... la rue Mouffetard !

ERNEST.

Au contraire, car tous les renseignemens que j'y ai pris sur ces dames, se réunissent à les représenter comme dignes d un meilleur sort par leurs vertus, leurs qualités ; et si je puis plaire à Céline, si l'on veut me l'accorder....

ALFRED.

Eh ! bien ?

ERNEST.

Eh ! bien, Alfred, je l'épouse !

ALFRED.

A d'autres.

ERNEST.

Comment ?

ALFRED.

Ne comptes pas que je te laisserai faire cette sottise-là.

ERNEST.

Alfred ?

ALFRED.

Non ; je me croirais déshonoré si mon ami prenait une femme rue Mouffetard.

ERNEST.

Mais encore !..

ALFRED.

Je me battrais plutôt avec toi .. que, diable un jeune homme comme il faut doit choisir son quartier en fait de mariage.

Air : *Vaud. de l'Étude.*

Si je voulais une élégante,
C'est quartier d'Antin que j'irais,
Si je voulais une innocente,
J'irais la chercher au marais.
Si je voulais riche heritière,
Je courrais faubourg Saint-Martin ;
Si je voulais une douairière,) *(bis.)*
J'irais au faubourg Saint-Germain.)

Mais que veux-tu avoir de bon rue Mouffetard ? (*On entend frédonner Richard.*)

ERNEST, *regardant à sa droite.*

Silence !.. c'est lui,

ALFRED.

Qui, lui?

ERNEST.

Ah ! oui, tu ne sais pas .. un pauvre chiffonnier qui demeure dans la maison de Céline... je le guette depuis trois jours... moyennant un peu d'or il peut me rendre un service important... assurons-nous bien que c'est lui.

ALFRED.

Que l'amour me paraît drôle sous le bonnet carré d'un avocat. (*Ils se mettent à l'écart sans disparaître.*)

SCÈNE II.

Les Mêmes, LE PERE RICHARD, *avec sa hotte, son crochet et son fallot.*

RICHARD.

Ouf ! me voilà enfin chez moi !.. reposons-nous un moment, et buvons la petite goutte d'eau-de-vie, avant de rentrer (*Il s'assied sur le banc après avoir placé son fallot par terre et sa hotte à côté de lui.*) Ah ! ça délasse... quel état que le mien !.. obligé de courir toute la nuit... et marcher courbé sous le poids toujours croissant de cette hotte... mais comme on dit : quand on n'est pas content, il faut être philosophe. (*Il tire une bouteille d'osier de sa poche, la débouche et boit.*) La philosophie et le Cognac... ça vous reconforte diablement un homme.

ERNEST.

Il parle de philosophie, c'est bien lui.

ALFRED.

Mais je crois aussi reconnaître cet homme à son langage original.

ERNEST.

En vérité?... (*Ils se parlent tout bas.*)

RICHARD.

AIR *de Lantara.*

Toujours gaî dans mon infortune,
Je fuis les douceurs du sommeil,
Et me moquant d' la loi commune,
La lune, voilà mon soleil!.. (*bis.*)
Puis en dormant j'attends que la nuit sombre,
Sur l'horizon soit encor de retour!
Mais que de gens, comme moi, cherchent l'ombre, (*bis*)
Et qui craindraient de paraitre au grand jour.

ERNEST, *à Alfred.*

Avançons.

RICHARD.

Qui va là?

ALFRED.

C'est nous, brave homme, c'est nous.

RICHARD.

Nous! nous!... ce n'est pas un nom, cela.

ALFRED.

Oh! nous sommes gens de connaissance.

RICHARD.

C'est possible; mais je vous avertis que je ne connais que de braves gens.

ERNEST.

Nous sommes faits pour nous entendre.

ALFRED, *s'approchant de Richard.*

N'est-ce pas vous qui le mois dernier êtes venu rapporter à madame de Saint-Phal, ma tante, un écrin de trente mille francs, qu'elle avait laissé tomber en montant en voiture?

RICHARD, *se levant.*

C'est vrai... ah! c'est madame votre tante!... excel-

lente femme, ma foi... Elle m'a joliment récompensé... un billet de mille francs!... C'était une bonne journée... c'est-à-dire une bonne nuit)... Mais qui diable vous conduit si tard dans ces quartiers perdus?...

ERNEST.

C'est un service important que je viens vous demander.

RICHARD.

A moi; est-ce que vous auriez égaré quelques bijoux?

ALFRED.

Au contraire... Connaissez vous une jeune personne qui demeure dans cette maison avec une vieille dame, et que l'on appelle Céline?

RICHARD, *marquant un peu de curiosité.*

Si je la connais, mademoiselle Céline!... Je la connais comme si... Mais qu'est-ce que vous lui voulez, messieurs, à mademoiselle Céline?.. l'innocence, la vertu même!

ERNEST.

Tu l'entends, Alfred, je ne lui fais pas dire.

ALFRED, *bas à Richard.*

Vingt francs de récompense, si vous voulez en dire du mal?

RICHARD.

Ah! ah!

ERNEST, *bas à Richard.*

Tu loges dans cette maison? Vingt francs pour toi, si tu veux lui remettre une lettre de ma part.

RICHARD.

Oh! oh!... Attendez donc, que je voye un peu clairement à qui j'ai affaire. (*Il va prendre son fallot et les regarde de la tête au pied.*) Vous me paraissez bien beaux et bien farauds pour une petite ouvrière.

ERNEST, *avec feu.*

Croyez bien, brave homme, que je n'ai que les intentions les plus honnêtes.

RICHARD, *le regardant avec son fallot.*

C'est possible.

ALFRED, *à demi-voix à Richard.*

Ne l'écoutez pas, c'est un séducteur!

RICHARD.

Vous m'avez bien l'air de ça tous les deux.

ERNEST.

J'aime mademoiselle Céline à la folie, et je veux l'épouser.

ALFRED, *de même à Richard.*

Vous sentez bien qu'on dit toujours cela... mais moi qui le connais.

RICHARD, *posant son fallot par terre.*

Ah! çà, voyons, tâchez de vous entendre; monsieur me dit que c'est pour le bon motif, et Monsieur me dit le contraire; que faut-il qui je croie?

ERNEST.

Alfred, ce que tu fais là est fort mal!

ALFRED.

Ma foi, mon cher, je t'en avertis, je ferai ce que je pourrai pour te détourner de ton ridicule projet. .Tiens, je prends ce brave homme pour juge; et je veux qu'il prononce dans cette affaire, avant de se charger de la commission que tu lui proposes.

RICHARD.

Voyons, de quoi s'agit-il?

ALFRED.

Monsieur est avocat...

RICHARD, *avec enthousiasme.*

Monsieur est avocat?... Honneur et respect aux avocats! Tel que vous me voyez, je les estime et je les aime! Il n'y a que les procureurs que je n'ai jamais pu sentir... Oh! les procureurs!... Vous me disiez donc que Monsieur est avocat

ALFRED.

Il doit devenir la gloire du barreau moderne; ses talens peuvent lui fairefaire un mariage superbe... Eh! bien, monsieur veut épouser une petite ouvrière.

RICHARD, *à Alfred.*

Et, vous, vous ne voulez pas qu'il l'épouse?..;.

ERNEST.

Oui, monsieur ne le veut pas; mais je suis orphelin,

maître absolu de mes volontés, Céline me plaît, ses vertus valent à mes yeux toutes les richesses, et je l'épouserai... si je suis assez heureux pour en être aimé.

ALFRED.

Et moi je te dis que tu ne l'épouseras pas; ce brave homme est trop honnête pour se charger de ta lettre.

RICHARD.

Moi! eh bien, voilà ce qui vous trompe, je suis honnête... Je ne dis pas non; mais je me chargerai de la lettre.

ERNEST, *avec joie.*

Quoi! vous seriez assez bon!

RICHARD.

Donnez-moi ça, mon avocat (*Il prend la lettre*); c'est comme si la petite la tenait. Je connais ces dames, je leur rends de temps en temps quelques petits services... Demain matin j'entre chez elles comme pour demander si elles ont besoin de moi... je m'approche de mademoiselle Céline, et tandis que la vieille aura le dos tourné... pst!... je lui fais un signe, et puis je lui glisse le poulet dans la main.

ALFRED, *riant.*

Le drôle n'en n'est pas à son apprentissage.

RICHARD.

Dam'! dans mon état, il faut faire un peu de tout pour gagner sa vie... Vous sentez bien que ce n'est pas en ramassant des chiffons et en arrachant les affiches qu'on peut vivre honorablement... ah!.. il y a de mauvais jours, c'est vrai, mais quand on n'est pas content, il faut être philosophe.

ERNEST, *donnant une pièce d'or à Richard.*

Voici d'abord vingt francs pour le message.

RICHARD.

Merci, mon avocat.

ERNEST.

Et si tu m'apportes demain une réponse favorable, je t'en promets le double.

RICHARD.

Ça n'est pas de refus... Où faudrait-il vous porter la réponse?

ERNEST.

Demain matin, au Palais-de-Justice, si vous voulez.

RICHARD.

Tiens, ça se trouve bien; justement j'ai affaire par là... Qui demanderai-je au Palais?

ERNEST, *indifféremment, occupé à regarder la croisée de Céline.*

Ernest d'Arleville.

RICHARD, *avec surprise.*

D'Arleville!

ERNEST, *de même.*

Mon nom vous est connu?

RICHARD, *avec enthousiasme.*

Comment, c'est vous, monsieur, qui avez pris la défense de ce pauvre négociant?

ALFRED.

Ah! ah! vous connaissez cette affaire?

RICHARD.

Je l'ai lue dans les journaux.

ALFRED, *souriant.*

Comment, vous lisez aussi les journaux?

RICHARD.

Un peu, si vous voulez bien le permettre, mon officier tous les matins je me régale du journal du soir. (*A Ernest.*) Quoi, mon avocat, c'est vous qui plaidez demain pour M. Francval?

ERNEST.

C'est moi-même! et j'espère bien lui faire rendre la fortune et l'honneur.

RICHARD.

L'honneur d'abord, c'est déjà une assez jolie fortune... C'est un fameux service que vous lui rendrez!.. et dire que personne ne vous a chargé de ce soin... Vous êtes un digne jeune homme, vous pouvez vous en vanter. (*Il prend son fallot.*)

AIR *d'Aristipe.*

Toujours sans chagrin et sans gêne,
Dans la nuit, avec mon fallot,
Je ressemble à ce Diogène
Qui, dit-on, n'était pas un sot. *(bis.)*
Comme ce sage, qu'on renomme.
De Paris, battant le pavé,
Depuis quinze ans je cherche un homme,
Et je crois que je l'ai trouvé.

(*Il éteint sa lumière.*)

Aussi vous pouvez être tranquille, mademoiselle Céline aura la lettre, et je me charge de l'apostiller de la bonne manière (*Il va près du banc et regarde dans sa hotte.*)

ALFRED, *à Ernest.*

Tu as là une jolie recommandation.

RICHARD, *de même.*

Ah! ah! nous sommes éveillé?

ALFRED, *à Richard.*

A qui parlez-vous donc là?

RICHARD.

A un joli petit griffon que j'ai trouvé dans mes courses nocturnes. Il faut qu'il appartienne à quelqu'un de riche, car il a un collier garni en or; il était à la porte cochère d'un banquier.... ma meilleure pratique!.. un homme qui jette l'argent par les fenêtres; il y a toujours quelque chose à ramasser à sa porte. J'allais, comme ça lancer, mon crochet dans un grand tas de papier, lorsque j'entends... brr... ahou!... je regarde, et j'aperçois le plus joli petit griffon... c'était monsieur que voilà... je veux le prendre, brr, ahou... br!... qu'il me fait... mais vous entendez bien qu'on n'a pas peur d'une bête comme celle-là, ce n'est pas dangereux... elle est trop petite. Si c'était une grande, je ne dis pas. Et je vous saisis bravement par le chignon du cou... Il n'était pas content; mais je lui dis : mon petit ami, j'en suis bien fâché; quand on n'est pas content, il faut être philosophe. Je le campe dans le fond de ma hotte, où il a dormi jusqu'ici... Ce que c'est que la résignation!

ALFRED.

Il dormait, l'ingrat! et sa maîtresse va passer la nuit dans les larmes.

RICHARD.

Elle se désole à cette heure, j'en suis sûr, ni plus ni moins que si elle avait perdu son mari... et peut-être d'avantage... Il me semble que je l'entends : (*Imitant une voix de femme.*) Mon pauvre fox! mon cher petit azor! mon toutou! Va-t-en voir s'ils viennent... Heureusement l'adresse est sur le collier. J'irai demain consoler les affligés, la dame aura son chien, et vous aurez votre réponse; allez vous coucher, et dormez sur les deux oreilles. (*En disant

cela, il se charge de sa hotte.) Oh! oui, vous pouvez vous vanter de rendre un fam[illegible] service à ce pauvre diable de négociant... Sans adieu, [illegible] avocat. (*A Alfred.*) Vous aussi, monsieur l'officier. (*A Ernest.*) Dites donc, il ne veut pas que vous épousiez la petite Céline!... Comme si ça le regardait... (*en goguenardant.*)

Air : *Vraiment ceci dérange.* (Compagnon d'infortune.)

Vraiment dans cette affaire,
Et pour cette union,
Votre permission
Nous semble nécessaire!
Nécessaire.
En vérité *(bis.)*
Il prend les airs d'oncle ou de père;
Mais pour cet hymen projetté,
Nous bravons son autorité.

ENSEMBLE.

Vraiment pour cette affaire, etc.

(*Richard entre dans la maison n°.* 13, *Alfred et Ernest sortent par le fond.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre change, et représente une chambre fort simple, mais propre; on y voit un métier à broder, et plusieurs chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLINE, Mme GERVAL, *un bougeoir à la main.*

CELINE.

Ne te fâche pas, bonne Thérèse, puisque tu dis que cela est mal, je ne paraîtrai plus le soir à la fenêtre de la rue... aujourd'hui je ne l'ai pas ouverte.

Mme GERVAL.

Ce jeune étourdi n'est peut-être pas venu.

CELINE.

Il est venu, mais il n'était pas seul, et je n'ai pas osé me montrer.

Mme GERVAL.

Comment ! l'imprudent s'est fait accompagner par quelqu'un.

CELINE.

Cette rue est bien isolée, bien obscure.

Mme GERVAL.

Crois-moi, Céline, ce jeune homme veut te tromper, tout annonce en lui une personne fort distinguée, et comme il ne peut te juger que sur ton modeste costume, il a dû te prendre pour une petite ouvrière du quartier.

CELINE.

Suis-je donc autre chose, Thérèse, pauvre orpheline; élevée par tes soins, je n'ai jamais connu mes parens.

Mme GERVAL.

L'éducation que je t'ai donnée, n'est pas celle d'une simple ouvrière ; et si les circonstances nous ont forcées d'avoir recours au travail, il est possible que des temps plus heureux arrivent.

CELINE.

Je me trouve si bien comme je suis !

Mme GERVAL.

Allons, mon enfant ; il faut terminer les broderies de cette robe, tu sais que nous l'avons promise pour demain à Mad. de Verseuil, cette jeune veuve de la Provence, notre meilleure pratique.

CELINE.

Une heure suffit pour la finir. (*Elles placent le métier à broder au milieu du théâtre.*)

Mme GERVAL, *s'asseyant au métier.*

Et selon l'usage, en travaillant, tu vas me chanter une petite romance.

CELINE, *l'imite.*

Chanter !

Mme GERVAL.

Oui, oui... pour me distraire, et puis pour t'empêcher de réfléchir.

CELINE.

Comme tu voudras. (*On entend frapper à la porte de la chambre.*)

Mme GERVAL, *se levant.*

Qui peut donc venir nous voir à l'heure qu'il est ?

CELINE.

Quelque commande pressée sans doute,

Mme GERVAL, *va ouvrir.*

Ah ! c'est vous, voisin ?

SCÈNE II.

Les Mêmes, RICHARD.

RICHARD.

Pardon.. excuse... voisines !.. si je vous dérange... je m'en vas d'abord.

Mme GERVAL.

Entrez... entrez... nous sommes seules.

RICHARD.

En montant à mon sixième, j'ai vu de la lumière à travers les joints de votre porte... qui ne sont pas joints du tout... et j'ai dit : il faut que je demande à madame Gerval et à manz'elle Céline s'il y a quelque chose à faire pour leur service, demain matin.

Mme GERVAL.

Merci, voisin.

CELINE, *allant chercher une chaise.*

Asseyez-vous, monsieur Richard. (*Elle reprend sa place.*)

RICHARD

Oh ! ça n'est pas de refus !.. j'ai fait les trois quarts de Paris, ce soir.

Mme GERVAL, *travaillant.*

Vous êtes pourtant rentré de meilleure heure que de coutume.

RICHARD.

C'est vrai .. mais c'est que demain il n'y aura pas moyen de dormir.

CELINE, *travaillant.*

Est-ce que vous n'allez pas bientôt quitter le vilain métier que vous faites ? on dit dans le quartier que vous êtes riche comme un crésus.

RICHARD.

C'est ça, parce qu'on a amassé par-ci, par-là, quelques pièces de six liards qui ne doivent rien à personne, ils disent que j'ai des cruches pleines d'or... quant à mon état, mamz'elle, il n'est pas beau, je le sais... mais on n'est pas toujours maître de choisir... d'ailleurs comme on dit, il y a de sottes gens et pas de sot métier... et puis quand on n'est pas content, il faut être philosophe... c'est mon système.

Mme GERVAL.

Quand vous êtes entré, voisin, Céline allait chanter.

RICHARD.

Eh bien ! est-ce que je lui fais peur?... oh ! j'aime la musique moi !.. tel que vous me voyez, je suis un dilettante.

CELINE.

J'allais justement chanter la romance du chiffonnier, que Thérèse m'a apprise.

RICHARD.

Ah ! ah ! la romance du chiffonnier !.. ça me regarde...

CELINE.

Ecoutez donc.

ROMANCE.

Air *nouveau de M. Blanchard.*

Premier Couplet.

Victime de la calomnie,
Un homme riche et vertueux,
Etait promis à l'infamie
Par un jugement rigoureux.
Il avait connu l'opulence,
Il se logea dans un grenier...
Et pour cacher son existence) (*bis.*
Il prit l'état de chiffonnier.)

ENSEMBLE.

Et pour cacher son existence
Il prit l'état de chiffonnier.

Deuxieme Couplet.

CELINE.

Caché dans l'ombre tutélaire,
Il sut braver l'adversité,
Et le fardeau de sa misère
Etait porté par sa gaîté.
Mais inconnu de sa famille
Et séparé du monde entier,
Il n'osait embrasser sa fille...) (*bis.*)
Plaignez le pauvre-chiffonnier.)

ENSEMBLE.

Il n'osait embrasser sa fille,
Plaignez le pauvre chiffonnier.

(*Pendant ces deux couplets, Richard paraît oppressé par ses larmes.*)

RICHARD, *après avoir essuyé ses yeux, reprend un peu de calme.*
Bah! bah! bah! c'est un conte que tout cela... le métier serait trop rude pour un homme qui avait été riche; vous me direz que quand on n'est pas content, il faut être... comme moi, par exemple... mais vous ne me ferez jamais croire qu'un chiffonnier ait pu être autre chose de sa vie, qu'un chiffonnier.

CELINE.

Vous avez donc toujours fait ce métier, monsieur Richard?

RICHARD, *regardant madame Gerval qui s'endort.*

Oui, et non... je m'étais d'abord mis dans l'idée de me laisser pousser une longue barbe.

CELINE, *surprise.*

Pour vous déguiser?

RICHARD.

Oh! non... qu'est-ce que j'ai besoin de me déguiser, moi ?.. c'était pour servir de modèle aux peintres, et en attendant je posais pour les nez romains et les yeux carthaginois... car, tel que vous me voyez, j'ai toujours eu un nez...

CELINE, *riant.*

Je le crois bien.

RICHARD.

Laissez-moi donc achever... j'ai toujours eu un nez magnifique et pas cher, comme on dit... car je le prêtais à cinq sous la séance.

CELINE, *travaillant.*

Ce pauvre monsieur Richard.

RICHARD, *bas.*

Prenez la lettre.

CELINE, *qui ne comprend pas.*

Comment ?

RICHARD, *bas.*

La lettre !

CELINE.

Une lettre pour moi, et de qui ?

RICHARD.

Du jeune homme en question.

CELINE, *avec un effroi mêlé de joie.*

Il m'écrit !

RICHARD.

Oui !

CELINE.

Et vous vous êtes chargé de la lettre ?

RICHARD.

Oui !

CELINE, *prenant la lettre.*

Thérèse ! Thérèse !

Mme GERVAL, *se réveillant.*

Qu'est-ce, Céline ?

CELINE.

Tiens, ma bonne, voilà une lettre de ce jeune homme tu sais bien... et c'est le voisin qui me l'a remise.

Mme GERVAL.

Comment ? vous en qui j'avais toute confiance, vous avez pu consentir... ah ! voisin, je ne suis pas contente.

RICHARD.

Alors, il faut être philosophe... j'ai tort, peut-être ; mais dame, voisine, ce jeune homme est avocat ; il a une éloquence de diable, et puis il a de bonnes intentions, voyez-vous !.. il aime sincèrement mademoiselle Céline... il veut l'épouser.

CELINE, *vivement.*

Il veut m'épouser ?

RICHARD.

Avec votre permission, mamz'elle, et celle de madame Gerval, bien entendu... alors, quand j'ai vu ça, moi... j'ai dit : un brimborion de papier qui n'est pas timbré, car vous voyez bien que le papier n'est pas timbré, ça n'engage à rien... et à la place de mademoiselle...

Mme GERVAL, *surprise.*

Vous liriez cet écrit ?

RICHARD.

Pourquoi pas ?

Mme GERVAL.

Céline, es-tu de cet avis ?

CÉLINE.

Non, ma bonne... à quoi cela pourrait-il me conduire ? Ce jeune avocat ne peut être mon mari, sa famille n'y consentirait jamais ; je ne dois point recevoir de lettres de lui ! (*Prenant la lettre des mains de madame Gerval.*) Tenez, voisin, puisque vous vous êtes chargé de me l'apporter, j'espère que vous vous chargerez de la rendre, en disant à ce jeune homme que s'il m'aime comme il vous l'a dit, la plus grande preuve qu'il puisse m'en donner, c'est de ne plus chercher à me voir.

Mme GERVAL.

Bien, Céline ! bien, ma chère enfant ! Ah ! je te reconnais là.

(*Elle l'embrasse.*)

CÉLINE, *à part*, *tristement.*

J'aurais pourtant bien voulu savoir ce qu'il m'écrivait.

RICHARD, *avec une intention marquée.*

Mademoiselle!.. c'est bien ce que vous venez de faire... et j'étais sûr d'avance de votre réponse! (*Avec force.*) Ce beau jeune homme aura sa lettre.... et je ne manquerai pas de lui dire : Jeune homme, vous ne connaissez pas mam'selle Céline.... vous l'aimez.... mais vous perdez votre temps.... Vous lui écrivez, mais c'est comme si vous chantiez... elle ne vous répondra pas.

CÉLINE.

Oh! non certes!....

RICHARD.

Elle ne vous aimera pas.

CÉLINE.

Mais....

RICHARD.

Et vous pouvez chercher fortune ailleurs.

CÉLINE.

Pourtant...

RICHARD.

Apprenez à connaître le beau sexe de la rue Mouffetard!.. Ce n'est plus le même sang que de l'autre côté du pont... Voilà votre belle lettre.... elle est bonne à jeter au coin de la borne; et si vous n'êtes pas content, eh bien! il faut être philosophe.

CÉLINE.

Mais pourtant, voisin, il ne faudrait pas lui faire de la peine...

RICHARD.

Le plus souvent que je vais le ménager... un beau monsieur qui ose vous aimer... un avocat qui s'avise de vouloir vous épouser... Oh! demain je lui dirai son fait!

CÉLINE.

Il ne faut pas!...

Mme GERVAL.

Allons, allons, il est tard, voisin...

RICHARD.

C'est juste... il me faut être demain de bonne heure au Palais-de-Justice; et puis je ne suis pas ici chez moi.... Il y a encore cinq étages et une échelle à monter. Voulez-vous me permettre d'allumer mon rat-de-cave? (*Il allume*

sa bougie.) Bonsoir, voisines... Tiens, v'là vot' diable de chanson qui me revient dans l'idée...

(*Il chante.*)

Il ne peut embrasser sa fille.

CELINE.

Ce n'est pas ça, voisin. (*Elle chante, l'orchestre reprend la fin de l'air.*)

Il n'osait embrasser sa fille,
Plaignez le pauvre chiffonnier.

RICHARD, *regardant madame Gerval.*

Ah! oui, c'est vrai; il pouvait bien, mais il n'osait pas... Allons, bonne nuit, voisines, bonne nuit!

CELINE ET Mme GERVAL.

Bonsoir, voisin, bonsoir.

(*Richard sort oppressé; les dames le reconduisent et rentrent du côté opposé.*)

ACTE TROISIÈME.

(*Le théâtre représente la salle des Pas-Perdus, au Palais-de-Justice; on voit écrit sur la porte du fond :* TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE. *Elle s'ouvre, il en sort une foule de monde et d'avocats. Ernest est entouré de jeunes avocats qui le félicitent avec la franchise de leur âge; deux vieux avoués sortent aussi de la salle chargés de paperasses. — Ils font par leurs figures mécontentes une opposition au tableau.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ERNEST, Me CHAPOULARD, Me GRIPEFORT, AVOCATS.

CHŒUR *des jeunes avocats entourant Ernest, qui est en robe comme eux, et s'essuie le front comme un homme qui vient de plaider.*

AIR *d'une Chasse.*

C'est fort bien, c'est très-bien;
Quel talent est le tien!
O puissance
De l'éloquence!

L'innocence
Triomphe aujourd'hui de l'erreur ;
Tu viens de lui rendre l'honneur.

ERNEST.

Que ce suffrage, amis,
Pour mon cœur a de prix,
Chacun de vous, je croi,
Aurait fait comme moi.

CHOEUR.

C'est fort bien, c'est très-bien, etc.

SCÈNE II.

Les Mêmes, LE PÈRE RICHARD. (*Il est endimanché et porte une longue redingotte verte.*)

RICHARD, *s'approchant à travers la foule.*

Pst! pst! mon avocat!... c'est moi.

ERNEST.

Qui, vous?

RICHARD.

Moi, vous savez bien! le chiffonnier de la rue Mouffetard...

ERNEST, *bas.*

Ah! fort bien... attendez-moi... je vais quitter ma robe et je suis à vous dans l'instant.

RICHARD.

Oh! vous, mon avocat, vous pouvez quitter votre robe tant que vous voudrez, votre talent vous restera toujours.

(*Ernest sort.*)

SCÈNE III.

Les Mêmes, excepté ERNEST.

RICHARD, *aux avocats.*

Brave jeune homme! comme ça parle, et comme ça fait parler les autres... car j'étais là!... Les juges, l'auditoire, les avocats, ils étaient tous attendris... Il me semble entendre encore M. le président... (*imitant le président*) : *Considérant!...* les belles choses qu'on a dites sur ce considérant...

Considérant!... il n'y avait que des vérités! *Considérant!*.. c'était toujours la même chose. *Arrête!*... et voilà un brave homme réhabilité... un brave homme qui peut lever la tête et marcher comme ci-devant.. Gare que je passe!... Dieu de dieu que c'est beau la justice!. quand elle est juste.

(*Richard se met à causer avec plusieurs jeunes avocats.*)

Me GRIPEFORT, *à Me Chapoulard.*

Que dites-vous de son plaidoyer, maître Chapoulard?

Me CHAPOULARD.

Mais, vous-même, qu'en pensez-vous, maître Gripefort?

Me GRIPEFORT.

Pour de jeunes stagiaires, c'est superbe... mais pour nous, vieux avoués!.... nous en avons entendu bien d'autres, et je ne crois pas que maître d'Arleville aille aussi loin qu'il le croit. (*Richard se retourne.*)

Me CHAPOULARD.

Il ne parle pas mal... mais il n'a pas de ça.

RICHARD, *s'approchant des avoués.*

Qu'est-ce qui dit qu'il n'a pas de ça?

Me GRIPEFORT.

Heim!.. quel est cet homme?

RICHARD.

Et je dis qu'il en a, moi!

Me CHAPOULARD.

Mêlez-vous de vos affaires, bonhomme.

RICHARD.

Bonhomme, tant que vous voudrez, mais je prendrai la défense d'un brave et digne jeune homme qui défend si bien les autres, et je vous prouverai qu'il a de ça.

LES DEUX AVOUÉS.

Mais, l'ami!

RICHARD.

Oui, messieurs, il en a!.. et quel est celui qui osera soutenir le contraire?

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Ne prenant que son cœur pour guide,
D'une trame noire et perfide,
Il sauve l'homm' qu'on opprima...
Et l'on dit, qu'il n'a pas de ça!

Un tel propos me semble infâme,
Mais la preuve qu'il a de l'âme,
C'est qu'il prend l'état d' défenseur
Quand il pouvait s' faire procureur.

Me GRIPEFORT.

Maître Chapoulard, je crois que le *quidam* nous insulte.

Me CHAPOULARD.

Ça m'en a tout l'air, maître Gripefort.

RICHARD.

Et quoi... ces messieurs seraient procureurs?.. avec ces robes... ils ont tous la même tournure... je conçois, messieurs, que vous ne soyez pas contens, mais alors il faut être...

Me GRIPEFORT, *regardant Richard avec un lorgnon.*

Mais je crois reconnaître le susdit.

RICHARD.

Laissez-moi donc tranquille, je ne connais pas de procureur!

Me GRIPEFORT.

Eh! oui; c'est vous qui êtes venu m'apporter, il y a quelques jours... une lettre, et quelques papiers, pour un monsieur Dérimont, capitaliste.

RICHARD.

C'est vrai; comment c'est vous qui êtes monsieur Gripefort, l'avoué? *il le regarde*), c'est juste... c'est vous!.. dame, je ne vous aurais jamais reconnu sous l'uniforme de la justice.. je ne vous ai vu que dans votre étude... où il n'est pas question de justice du tout.

Me GRIPEFORT.

Oui, mon ami, c'est moi-même... maître Gripefort, avoué de monsieur Dérimont.. et comme ce monsieur Dérimont, que je n'ai pas encore vu, a oublié de joindre son adresse à sa lettre... vous pouvez aller lui dire, de ma part, que s'il ne vient pas signer aujourd'hui même, et porter les fonds, il peut renoncer à l'acquisition qu'il veut faire.

RICHARD.

Diantre! je vais lui dire ça bien vîte, car il paraît tenir beaucoup, mais beaucoup... à ce petit hôtel de la rue Saint-Georges... oh! il y tient...

Me GRIPEFORT.

Et il a raison, car l'hôtel est à peine payé cent mille francs, et le mobilier, par conséquent, est pour rien. (*Il remonte la scène.*)

Me CHAPOULARD, *imitant son collègue.*

(*A Richard.*) Quant à vous, mon ami, apprenez à respecter la robe que nous portons... si nous étions méchans, nous pourrions vous faire de la peine.

RICHARD.

Dame! aussi, pourquoi dites-vous qu'il n'a pas de ça.

Me GRIPEFORT, *revenant sur ses pas.*

Eh! mon dieu, il en a tant que vous voudrez, de ça!

RICHARD.

Du moment que vous en convenez, il n'y a plus rien à dire... c'est bon. (*Les deux avoués sortent*).

SCÈNE IV.

ERNEST, RICHARD.

ERNEST, *qui a quitté sa robe.*

Ah! vous voilà, brave homme... eh bien! la réponse?

RICHARD, *lui donnant une lettre.*

La voici, mon avocat.

ERNEST.

Ciel! mais c'est ma lettre.

RICHARD.

Je ne vous dis pas le contraire.

ERNEST.

Elle a refusé de la lire?

RICHARD.

Comme vous dites.

ERNEST, *contrarié.*

Vous aurez fait quelque maladresse.

RICHARD.

Allons!.. vous verrez que ce sera ma faute, à présent!.. mon avocat, je m'étais chargé de remettre le poulet, et je

l'ai fait avec toute la probité qui me distingue ... mais je ne m'étais pas engagé à le faire lire à mamz'elle Céline... si vous m'eussiez consulté là dessus, je vous aurais dit : dans la rue Mouffetard, les jeunes filles ne lisent jamais les billets doux, et il y a de bonnes raisons pour ça.

ERNEST.

Ah! mon dieu! Céline ne sait peut-être pas lire !..

RICHARD.

C'est encore possible... mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle n'a pas lu votre lettre.

ERNEST.

Un autre se plaindrait de sa rigueur, et moi... cette réserve me la rend encore plus chère !.. oui, j'ai eu tort d'écrire ! comme mes intentions sont pures, j'aurais dû me présenter moi-même, cette démarche est nécessaire, c'est à la dame qui veille sur elle qu'il faut s'adresser, et puisque me voilà libre de tous soins en ce moment, je vais de ce pas... (*fausse sortie.*)

RICHARD, *à part.*

Excellent jeune homme! du talent et des sentimens.

SCÈNE V.

Les Mêmes, UN GARDE DU COMMERCE.

LE GARDE, *à Ernest qui est prêt à sortir.*

C'est à monsieur Ernest d'Arleville, que j'ai l'honneur de parler ?

ERNEST.

Oui, monsieur.

LE GARDE, *le retenant à l'écart.*

Monsieur, c'est avec regret que je me vois forcé d'exercer mon cruel ministère, contre un homme d'un talent et d'un caractère si distingués.

ERNEST, *avec surprise.*

Ciel ! parlez bas. (*Il s'éloigne de Richard.*)

RICHARD, *à part.*

C'est sans doute quelque gros plaideur normand qui a besoin de lui.

ERNEST, *bas au garde.*

Vous êtes garde du Commerce ?

LE GARDE.

Et comme tel, chargé de mettre à exécution la sentence obtenue contre vous... connaissant votre caractère, et votre respect pour les lois, je suis venu seul, monsieur, pour vous épargner le désagrément d'une arrestation publique... mes gens nous attendent dans une voiture, à quelque distance du grand escalier.

ERNEST.

Je vous suis obligé, monsieur, et votre confiance ne sera pas trompée.

RICHARD, *à part.*

C'est une affaire qui, je suis sûr, lui vaudra de l'argent... les normands payent bien... quand ils payent...

ERNEST, *anéanti.*

Que faire ? que devenir ? à qui m'adresser ?.. j'ai des amis, mais je n'oserai jamais leur apprendre .. et cependant... je ne puis rester un seul jour en prison... il y va de ma réputation... de ma fortune... (*par réflexion*) Ah ! madame de Verseuil .. sa richesse, son amitié pour moi... cette sensibilité exquise... dont elle m'a donné tant de preuves. (*Au garde du Commerce*) Monsieur, je suis à vous. (*Il va s'asseoir à une table d'écrivain qui se trouve dans le fond, et écrit une lettre.*)

RICHARD, *s'approchant du garde du commerce.*

(*Bas.*) Vous serez content de lui... c'est moi qui vous le dis.

LE GARDE.

Comment ?

RICHARD.

Un jeune homme qui sait son droit, comme feu Cicéron... et un gaillard qui a de ça...

LE GARDE.

Je ne dis pas le contraire.

RICHARD.

Vous, je le crois bien ; mais il y avait là, tout à l'heure deux avoués qui ne pensaient pas de même.. mais je leur a fait convenir du contraire... ah! qu'on ne me dise pas qu'i n'a pas de ça, parce qu'il en a !.. je le soutiendrai devan

tous les procureurs passés, présens et futurs... et il ira fameusement loin, si on ne l'arrête pas, celui-là.

ERNEST, *la lettre à la main.*

(*A Richard.*) Brave homme... une affaire importante, me force à suivre monsieur. (*Il lui donne une pièce d'or.*) Voici la récompense que je vous ai promise cette nuit... et voici une lettre que vous allez sur-le-champ porter à son adresse.

RICHARD, *lisant l'adresse.*

« *A madame de Verseuil, rue de Provence, n° 50.* » Tiens! c'est la maîtresse du griffon que j'ai trouvé cette nuit, ça se trouve bien, justement j'y allais partir pour le rendre, je ferai, comme on dit, d'une pierre deux coups... y a-t-il une réponse?

ERNEST.

Je l'espère!.. vous me l'apporterez à l'adresse qu'elle vous donnera.

RICHARD.

C'est dit, mon avocat, c'est comme si vous la teniez. (*A part.*) C'est peut être une maîtresse .. je ne suis pas curieux, mais il faudra que je m'assure de cela!

ERNEST, *au garde du commerce.*

Nous allons partir, monsieur.

(*Il regarde en soupirant la lettre qu'on lui a rendue.*)

RICHARD.

AIR : *Du courage.* (Dans l'opéra du Mâçon.)

(*A Ernest.*) Quoi, cette lettre vous chagrine?
Allons, morbleu, de la gaîté!

ERNEST.

Vous deviez seule, ô ma Céline!
Disposer de ma liberté.

RICHARD, *à part.*

Sur ses traits quel sombre nuage,
Ce refus l'afflige, je gage.

ESNEST.

Hélas! qui me délivrera.

RICHARD, *sans intention marquée.*

Du courage, (*bis.*)
Les amis sont toujours là.

ERNEST, *s'en allant avec le garde, frappé du refrain de Richard, s'arrête.*

Il a raison.

ENSEMBLE.

Du courage, (bis.)
Les amis sont toujours là.

(*Ils sortent.*)

ACTE QUATRIÈME.

Le Théâtre représente une chambre de la prison de Sainte-Pélagie.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED, *seul, en entrant, il parle à la cantonnade.*

Vous entendez, geolier, je suis chez moi pour tout le monde !.. pour les dames surtout !.. et je me flatte qu'il en viendra quelques-uncs... ah ! me voilà installé dans mon nouveau domicile.. mais j'espère que ce ne sera pas pour long-temps... (*On entend parler dans la coulisse.*) Qui vient déjà me voir !.. eh ! c'est Ernest !

SCÈNE II.

ALFRED, ERNEST.

ERNEST.

C'est Alfred !

ALFRED.

Il a appris ma triste aventure !

ERNEST.

Il a su le malheur qui m'est arrivé.

ALFRED.

Et il vient me rendre visite à Sainte-Pélagie.

ERNEST.

Te rendre visite !.. mais n'est-ce pas toi qui viens visiter au contraire un pauvre prisonnier?

ALFRED.

Comment ! ignores-tu que je suis coffré depuis ce matin ?

ERNEST.

Quoi ! tu ne sais pas que je suis arrêté depuis une heure.

ALFRED.

En vérité !... mon ami, reçois donc mon compliment de condoléance.

ERNEST.

Laisse-moi donc te faire le mien ! (*Ils s'embrassent.*)

ENSEMBLE.

AIR : *Allons réveiller tout le monde.*

Ernest }
Alfred } du malheur qui t'arrive
Je partage le déplaisir,
Mais par l'amitié la plus vive,
Ici je saurai l'adoucir.

ERNEST.

Oui, l'amitié qui nous honore
Peut bien embellir ce séjour ;
Mais il le serait mieux encore,
Par ma Céline et par l'amour. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Ernest }
Alfred } du malheur qui t'arrive, etc.

ALFRED.

Oui, mon cher, on m'a arrêté ce matin en sortant du bal... mais comment diable cet accident t'est-il arrivé ?

ERNEST.

En sortant de l'audience... où je venais d'obtenir une victoire complète, en faisant réhabiliter le négociant Franval... un garde du commerce, fort poli du reste, est venu me faire descendre de mon char de triomphe, pour me faire monter dans un fiacre... et me voilà.

ALFRED.

Il fallait aller en référé.

ERNEST.

Je m'en serais bien gardé... l'essentiel pour moi est de ne point ébruiter cette aventure, qui me ferait le plus grand tort aux yeux des puissances du palais... on ne s'informe-

rait pas si c'est pour obliger un ami que j'ai souscrit cette maudite lettre de change, on ne penserait nullement à la banqueroute que je viens d'éprouver, on ne verrait que le fait matériel, et ma carrière en souffrirait peut être.

ALFRED.

Mais où vas-tu trouver les 6000 francs qu'il te faut pour sortir d'ici.

ERNEST.

Dans le premier moment de mon trouble, j'ai sur le champ dépêché un messager à notre riche et jolie veuve, Madame de Versieul, je ne doute pas qu'elle ne se hâte de me délivrer, mais en y bien songeant... je suis désespéré maintenant de lui avoir cette obligation.

ALFRED.

Parbleu, je me suis aussi adressé à elle... mais je n'ai pas le même scrupule, l'argent qu'elle me prêtera je lui rendrai, et quant aux intérêts.

Air : *Vaud. de l'Etude.*

Mon cher ami, je te l'atteste,
Quoique je ne sois qu'un vaurien ;
Le créancier le plus modeste,
Avec moi ne perd jamais rien !
Vois cet œil que l'amour enflamme,
Ce maintien noble et séduisant,
Et conviens, ici, qu'une femme
Ne peut mieux placer son argent.

(*On entend Richard parler dans la coulisse.*)

ERNEST.

Mais qu'est-ce donc que j'entends par là... eh ! c'est le commissionnaire que j'ai envoyé à madame de Verseuil... il paraît qu'elle n'a pas fait attendre la réponse.

SCÈNE III.

Les Mêmes, le père RICHARD.

RICHARD, *à la cantonnade.*

C'est bon, c'est bon, monsieur des verroux de sûreté, on sortira à l'heure dite. (*à Ernest.*) Me voilà, mon avocat, me voilà.,. mille pardons si je vous ai fait attendre. mais je n'ai pas encore un équipage à mes ordres, et je ne marche

bien que la nuit moi ; le jour je suis tout désorienté...... d'ailleurs j'ignorais que c'était ici qu'il fallait vous apporter la réponse. (*tristement*). Vous en prison, mon avocat; vous!.. et pour les dettes d'un autre... car j'ai tout appris chez dame de la rue de Provence... enfin, me voilà... c'est l'essentiel.

ERNEST, *donnant une chaise à Richard.*

Asseyez-vous, brave homme.

RICHARD.

M'asseoir devant un avocat.... le plus souvent.... si c'était devant un procureur je ne dis pas.

ALFRED, *gaîment.*

On voit à votre gaîté que vous avez de bonnes nouvelles.

RICHARD.

De bonnes nouvelles?... oui et non.... d'abord, quand je suis entré, mon avocat, cette dame pleurait ni plus, ni moins qu'une Madelaine.

ALFRED.

Elle pleurait?... j'en étais sûr.

RICHARD, *malignement.*

Elle pleurait... son griffon que je lui rapportais!.. aussi dès qu'elle l'a revu, c'était une joie! un bonheur!... elle s'est jetée dans ses bras... elle lui parlait.... elle grondait.... lui ne savait plus où il en était.... c'était à fendre le cœur....

ALFRED.

Elle a l'âme si bonne.

RICHARD.

Oui, elle m'a l'air d'une gaillarde joliment sensible!.... alors, elle m'a fait donner la récompense honnête d'usage, et je lui ai remis votre lettre.

ERNEST.

Ah! et qu'a-t'elle dit en la lisant?

RICHARD.

Ce qu'elle dit... votre femme sensible s'est mise à rire aux éclats, d'abord... et puis elle a ajouté: «M. Ernest est arrêté.... c'est bien fait, cela lui apprendra à faire des lettres de change?»

ERNEST.

Comment! elle a dit ça?

RICHARD.

Ou approchant... vous sentez bien que je n'ai pas appris son dialogue par cœur.... tout ce que je sais, c'est qu'elle vous engage à prendre patience.

ERNEST.

Je suis perdu !

RICHARD.

Ça vous afflige, je le vois, mais quand on n'est pas content il faut être philosophe.

ALFRED, *riant, à Ernest.*

Te voilà bien avec tes scrupules, nous verrons comme elle me traitera, moi.

RICHARD.

Est-ce que vous vous appelleriez M. Alfred ?

ALFRED.

Oui vraiment !.... elle vous a parlé de moi ?

RICHARD.

Oh ! avec toute la sensibilité que vous lui connaissez, elle m'a dit qu'elle viendrait peut-être vous voir vers la fin du mois prochain, ou au commencement de l'autre.

ALFRED, *vexé.*

C'est une indignité !.... le mois prochain, j'espère bien être sorti d'ici avant huit jours.

ERNEST, *atteré.*

Si j'y reste seulement jusqu'à demain, je suis perdu, déshonoré !

RICHARD.

Vous n'y resterez pas, mon avocat.

ALFRED, *étonné.*

Comment ?

RICHARD, *montrant un portefeuille.*

Il y a là de quoi vous ouvrir toutes les portes.

ERNEST.

Que voulez-vous dire ?

RICHARD.

Rien que ce que je dis.... quoiqu'on ne soit qu'un chiffonnier, on a des connaissances.... dans notre état on trouve bien des choses : tantôt, c'est un bracelet, un cache-

mire, ou le petit chien égaré de quelque femme sensible comme celle que je vien de voir de votre part.... on va rendre les objets trouvés.... on jase avec le bourgeois et comme on n'est pas aussi bête qu'on en a l'air, on captive la confiance et l'on devient le factotum de la maison. Moi qui vous parle, j'en ai plus de trente où je suis reçu comme un véritable ami.... Indigné de la froideur de votre femme sensible et voyant bien tout le tort qu'allait vous faire votre emprisonnement, j'ai pensé tout de suite à M. Dérimont... un bourgeois auquel j'ai porté il a deux mois un porte-feuille qu'il avait perdu dans une bagarre, et dans lequel il y avait 200,000 fr.

ALFRED.

Quel est ce M. Dérimont ?

RICHARD.

Oh ! vous ne le connaissez pas, j'en suis sûr ; c'est un homme qui ne va pas dans le grand monde, mais ça ne l'empêche pas d'être un brave homme.... c'est lui qui vient d'acheter ce joli petit hôtel de la rue Saint-Georges...... pour revenir.... j'ai donc couru chez le bourgeois, je lui ai confié l'embarras où vous étiez... je lui ai vanté votre caractère... je lui ai dit ce que vous aviez fait pour le négociant Franval qui fut son meilleur ami.

ERNEST.

Franval, était son ami ?

RICHARD.

Oh ! ami d'enfance, de collége, deux inséparable, !... et alors, M. Dérimont n'en fait ni une, ni deux, il ouvre son secrétaire, en tire dix bons billets de mille francs qu'il me met dans la main... pour vous délivrer vous et votre ami.

ALFRED, *avec transport.*

Grand dieu ! se peut-il ?

RICHARD.

Tiens, si ça ce peut... le père Richard n'a jamais menti. (*Il prend un portefeuille dans sa poche et l'ouvre.*) Tenez, regardez-moi ça... en voilà des chiffons... et d'une fameuse espèce.

ERNEST.

Et cet homme généreux, sans me connaître....

RICHARD.

Oh ! il vous connaît il vous connait... pour un homme d'honneur.

ALFRED.

Mais, moi?

RICHARD.

Vous... il vous connaît pour un mauvais sujet... mais puisque vous êtes l'ami de M. Ernest, il n'est pas inquiet de son argent.

ALFRED.

Tout cela tient du prodige.

ERNEST.

J'accepte ce généreux secours.

ALFRED.

Nous acceptons.

ERNEST.

Et je veux que ma première visite soit pour aller le remercier.

RICHARD.

Il y compte bien aussi, car il donne une fête, pour pendre, comme on dit, la cremaillère de son hôtel, et il vous envoye cette invitation. (*Il lui donne une lettre.*)

ERNEST.

Voyons. (*Il lit.*) « Monsieur Dérimont, ancien capitaliste, prie monsieur Ernest d'Arleville, de vouloir bien lui » faire l'honneur de venir dîner avec lui, dans son hôtel, » rue Saint-Georges, il y aura concert et bal après le » dîner. »

ALFRED.

Bon!..... mais il n'est pas question de moi dans ce billet.

RICHARD.

Ah! c'est vrai, j'ai là votre invitation.... on sait bien que vous ne marchez jamais l'un sans l'autre, (*Il lui donne son invitation.*)

ERNEST.

Hâtons-nous de quitter cette triste maison!

RICHARD, *à Ernest*

Oui, hâtons-nous de sortir. . car nous voulons aller, j'en suis sûr, faire un tour, avant le dîner, dans la rue Mouffetard, pour voir la petite ouvrière.

ERNEST.

Si vous saviez combien je l'aime, père Richard.

RICHARD.

Ah ! je le vois bien. . . mais c'est tout de même bien malheureux pour vous, cet amour-là. . dans ce moment-ci, je pourrais peut-être, tel que vous me voyez, vous faire faire plus brillant mariage.

ERNEST.

Vous, brave homme ?

RICHARD.

Un mariage magnifique !... M. Dérimont a une fille.

ALFRED, *vivement.*

Bonne à marier ?

RICHARD.

Excellente !... et il cherche un gendre... il ne tient pas à la fortune, il demande un homme d'honneur... vous seriez juste son affaire.

ERNEST.

Oublier ma Céline !

RICHARD.

Mon avocat ça se fait comme ça, aujourd'hui; la jeune personne a de l'argent, laissez-vous aller à la tentation, vous la verrez, d'ailleurs, ce soir chez son papa, et peut-être....

ERNEST.

Jamais, brave homme, jamais !

ALFRED.

Eh bien, si Ernest n'en veut pas, je l'épouserai, moi !

ERNEST.

En effet ; vous devriez arranger cela pour mon ami.

RICHARD.

Ah!... vous croyez que je dois arranger ce mariage pour monsieur ? Il n'est rien que je ne fasse pour vous obliger, mon avocat.... voilà qui est dit : je parlerai au père pour votre ami... mais, j'attendrai pourtant que vous ayez vu la jeune héritière.... si, par hazard, elle allait vous plaire.

ERNEST.

Je vous jure qu'elle ne me plaira pas.

ALFRED.

Je vous le donne pour le plus fidèle des hommes.

RICHARD.

Alors, c'est différent !

ALFRED, *tirant sa montre.*

Cinq heures ; hâtons-nous de nous rendre à cette aimable invitation de M. Dérimont le capitaliste.

RICHARD.

Oui, mais allons d'abord déposer cela au greffe, si vous voulez sortir... ah ça ! mes enfans plus de lettres de change... l'échéance arrive, on ne peut pas payer, on vous met dedans et c'est genant en diable. vous me direz ... quand on n'est pas content il faut être philosophe, mais, moi je répondrai à ça :

Air : *Un dîner délectable.* (Bénéficiaire.)

Faut chanter de plus belle,
L'oiseau reprend ses chants;
Lorsque battant de l'aîle
Il a la clef des champs.
Je vous donne la clef des champs.

ENSEMBLE.

Faut chanter de plus belle, etc.

(*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

(*Le théâtre représente un magnifique salon dans un brillant hôtel, tout est disposé pour un bal.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame GERVAL, CELINE, *elles sont très-parées.*

CELINE.

Comme tout cela est brillant, ma bonne ; et que je te remercie de m'avoir amenée à cette fête.... mais, pourquoi nous a-t-on invitées, nous qui sommes si pauvres?

Mme GERVAL.

Le nouveau propriétaire de cet hôtel, ma chère Céline, est un ancien ami de ta famille, et puisqu'à son retour de Londres il voulait réunir autour de lui les personnes qu'il arme le mieux, il ne pouvait nous oublier.

CELINE.

Mais, comment se fait-il que tu consentes à me conduire à ce bal, toi qui voulai à peine me mener dans les allées les plus sombres du Luxembourg.

Mme GERVAL.

C'est qu'ici, mon enfant, nous aurons peut-être des nouvelles de ton père.

CELINE.

Quand pourrai-je le voir pour lui faire oublier ce qu'il a souffert!... car tu m'as appris enfin que je suis la fille de ce M. Francval, tant persécuté.... Mais, veux-tu me permettre encore une question.... bonne Thérèse?...

Mme GERVAL.

Que veux-tu savoir de plus?

CELINE.

Dis-moi comment tu as fait pour nous procurer une si brillante parure? Mon père doit être pauvre, et je ressemble à la fille d'un banquier, habillée comme cela; à peine si j'ose lever les yeux autour de moi, il me semble que tout le monde doit reconnaître la petite ouvrière de la rue Mouffetard.

Mme GERVAL.

Ces habits, mon enfant, conviennent parfaitement à l'éducation que tu as reçue et bientôt peut-être... (*Ernest et Alfred paraissent dans le fond.*) Voici déjà du monde.

CELINE, *regardant.*

Oh! mon dieu! ma bonne, regarde donc; c'est ce jeune homme.... tu sais bien.

Mme GERVAL.

Oui, je sais... car sans le regarder, je devine son nom dans tes yeux.... il paraît qu'il est aussi invité à la fête.

CELINE, *tristement.*

Il ne va pas me reconnaître ainsi déguisée.

SCÈNE II.

Les Mêmes, ALFRED, ERNEST.

ALFRED, *en riant.*

Voilà, sur ma parole, un singulier hôtel !... des illuminations partout... toutes les portes ouvertes et personne pour recevoir la compagnie !

ERNEST.

Silence ! voilà du monde.

ALFRED.

Ah ! c'est sans doute la maîtresse de la maison... il faut nous présenter avec cette grâce qui nous caractérise. (*S'avançant près des dames.*) Oh ! mon ami, la jolie demoiselle !... regarde donc.

ERNEST, *indifféremment*

Et que m'importe.

ALFRED.

Mais regarde, regarde, je t'en prie !

Air : *de la Chasse au Renard.*

Dieu que d'attraits, quelle grâce touchante !
Quel doux maintien ! quel sourire enchanteur !
Mon cher Ernest, cette jeune innocente,
D'un seul regard a captivé mon cœur.

ERNEST.

Grâce, candeur, attraits et modestie !...
Mais la beauté dont tu fais le portrait,
Au doux objet qui règne sur ma vie,
Doit, mon ami, ressembler trait pour trait.

Et je veux juger par moi-même.... (*Il va droit à Céline.*) Ciel !

CELINE, *à part.*

Il m'a reconnue !

ALFRED.

Eh ! bien, qu'as-tu donc ?

ERNEST.

Air : *Quelle douce et touchante ivresse.*

Conçois-tu ce hasard prospère ;
Cet objet charmant que tu vois,
C'est la beauté qui m'est si chère,
Et qui me range sous ses lois.

ALFRED.

Quel est donc ce hazard prospère.

ENSEMBLE

ERNEST.

Conçois-tu ce hazard prospère.

CÉLINE.

Ah ! pour moi quel hazard prospère !

ALFRED.

Cet objet charmant que je vois ?

ERNEST.

Cet objet charmant que tu vois.

CÉLINE.

Mon cœur bat quand je le revois.

ENSEMBLE

ALFRED.

C'est la beauté qui t'est si chère,
On ne peut faire un meilleur choix.

ERNEST.

C'est la beauté qui m'est si chère ,
Et qui me range sous ses lois.

CÉLINE, Mad. GERVAL.

Je vois combien { je lui suis chère / il sait lui plaire ,
Mais { puis-je / peut-il } faire un meilleur choix.

ERNEST , *bas à Céline.*

Vous ici , mademoiselle ; je ne m'attendais pas à tant de bonheur !

CÉLINE , *embarrassée.*

Monsieur...

Mme GERVAL.

Que vous dit monsieur ?

ERNEST.

J'invite mademoiselle , pour la première contredanse.

CÉLINE , *faisant la révérence.*

J'accepte.

SCÈNE II.

Les Mêmes , Mme DE VERSEUIL.

Mme DE VERSEUIL , *en grande toilette de bal.*

Eh bien !.. mais... c'est une indignité... comment?... personne pour me recevoir... on arrive au salon comme sur une place publique ... que fait donc le maître de la maison ?

ALFRED, *allant au devant d'elle.*

Eh ! c'est madame de Verseuil ?

Mme DE VERSEUIL, *surprise.*

Comment, Alfred, vous ici ? eh ! que vois-je ! monsieur Ernest... je ne m'attendais guères...

ERNEST, *d'un air piqué.*

Je conçois votre surprise, madame.

ALFRED, *légèrement.*

Oui, vous nous croyez encore logés rue de la Clef, n'est-ce pas ?

Mme DE VERSEUIL.

Ce cher Alfred !.. ce pauvre Ernest !.. tous deux le même jour !.. l'aventure est vraiment plaisante... et cependant cela m'a fait une peine !.. veuillez, messieurs, me présenter au maître de la maison.

ALFRED.

Nous aurons cet honneur, belle dame, dès que nous le connaîtrons.

Mme DE VERSEUIL.

Comment, vous ne l'avez pas encore vu ? mais je ne l'ai jamais vu non plus ; il se dit ami de mon mari, dans son invitation ..et je ne le connais pas... cependant je connaissais tous les amis de mon mari.

ALFRED.

Oh ! dans le grand nombre, il n'est pas étonnant.

Mme DE VERSEUIL.

Ces dames sont apparemment chargées de faire les honneurs de la maison... (*allant à elles.*) Je suis flattée.. ah ! mon dieu !

ALFRED.

Qu'avez vous ?

Mme DE VERSEUIL.

Mais, c'est madame Gerval, ma brodeuse.

ALFRED.

Comment, il serait possible.

Mme DE VERSEUIL.

C'est une horreur ! une perfidie ! m'exposer à me trouver dans une semblable société... des brodeuses ! ah ! dieu ! je vous en prie, messieurs, emmenez-moi loin d'ici !

ERNEST.

De grâce, madame.

Air : *Vaud. de la Robe et les Bottes*

Par une fierté trop cruelle,
Ici ne les outragez pas ;
Car devant vous, vous voyez celle
Que j'aimerai jusqu'au trépas !
Non les grandeurs ne sont pas un vain rêve,
Mais nuls mortels n'en peuvent être exclus.
Par ses talens l'homme s'élève,
Et la femme par ses vertus !

Mme DE VERSEUIL.

Ah ! voilà de beaux sentimens, mais je suis assurée que si le maître de la maison connaissait les personnes qu'on amène chez lui.

CELINE, *à madame Gerval.*

Comme elle nous traite.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LE PÈRE RICHARD *endimanché, même redingotte qu'au 3e acte.*

RICHARD, *en entrant.*

Hé ! les autres ! où êtes-vous donc ?

Mme DE VERSEUIL.

Qu'entends-je ?

RICHARD, *avançant.*

Ah ! voici l'aimable société .. salut à la compagnie... j'ai reçu une invitation, et me voilà.

CELINE, *reconnaissant Richard.*

Et lui aussi, ma bonne.

Mme DE VERSEUIL, *de même.*

Mais je ne me trompe pas, c'est ce pauvre chiffonnier....

RICHARD.

Lui-même... le père Richard... qui vous a rapporté ce matin votre griffon, et qui est enchanté d'avoir le plaisir de dîner ce soir avec une belle dame comme vous, car... nous allons avoir le plaisir de manger la soupe ensemble. (*Mouvement de dédain de madame de Verseuil.*) Oh ! il n'y a pas à dire, mon bel ami... mon billet d'invitation est en règle, (*il le montre et lit*) : « Au père Richard, chiffonnier, rue Mouffetard, no. 13.

Mme DE VERSEUIL, *vexée*

En vérité, ceci a l'air d'une mystification, et si tous les autres convives ressemblent à ceux ci...

RICHARD.

Oh! les autres convives sont encore des bons enfans aussi distingués que nous pouvons l'être, pour leur tournure, leur physique et leurs qualités morales.

ALFRED, *à part, à Ernest.*

Où diable sommes-nous donc ?

ERNEST.

Ma foi, je l'ignore... mais puisque Céline est ici, je m'y trouverai toujours bien.

RICHARD.

Ah! vous voilà, mon avocat... eh bien, avez-vous déjà vu votre prétendue ?

CELINE, *vivement à elle-même.*

Sa prétendue !

ERNEST.

Cessez, de grâce, cette plaisanterie ; vous savez, M. Richard, que je ne suis venu en ces lieux que pour remercier l'homme généreux qui m'a obligé d'une manière si loyale.

RICHARD.

Eh bien, est-ce que ce n'est pas déjà fait ?

ERNEST.

Il n'a pas encore paru.

RICHARD.

En vérité. Qu'est-ce qu'il fait donc le papa Dérimont pour laisser ainsi toute l'aimable société le bec dans l'eau?..(*Criant.*) Ohé, le bourgeois, la maison...personne... je vais le chercher de la cave au grenier, il doit être quelque part dans les environs... quand on invite une société respectable comme vous et moi... il faut rester chez soi pour la recevoir...(*en sortant.*)ohé, le bourgeois, père Dérimont!

Mme DE VERSEUIL.

Quel ton, quelles manières ! sortons, mon cher Alfred !

SCÈNE V.

Les Mêmes, les Convives, *très élégamment mis.*

CHŒUR.

Air nouveau de M. Blanchard.

Nous accourons à cette fête,
Le cœur guidé par le desir ;
Et jamais rien ne nous arrête
Quand on nous promet le plaisir.

Mme DE VERSEUIL.

A la bonne heure, voici des gens présentables... mais

enfin toute la société est réunie, et l'amphitrion ne paraît pas.

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur Dérimont.

TOUS.

Ah ! enfin, le voilà.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, DERIMONT DE FRANCVAL,

(*Il est en habit noir et d'une mise très élégante.*)

FRANCVAL, *d'un ton très décent et très aimable.*

Messieurs et dames, enchanté de vous recevoir chez moi.

Mme DE VERSEUIL, *avec surprise.*

Ah ! mon Dieu.

ERNEST et ALFRED, *de même.*

C'est encore le pauvre chiffonnier.

CELINE, *à madame Gerval.*

Quel mystère !

FRANCVAL.

Eh bien, vous êtes tous surpris... Pourquoi ?... parce que mon habit de ce soir est un peu plus distingué que celui de ce matin... je suis pourtant toujours le même .. je ne m'appelle plus le père Richard, c'est vrai, mais qu'est-ce que cela prouve ? que tous les noms vont bien à un honnête homme, et qu'il y a des circonstances dans la vie où l'on est trop heureux de ne pas s'appeler par son nom.

ERNEST.

Mais, monsieur, veuillez nous expliquer.

FRANCVAL.

Oui, mon gendre, on va vous expliquer tout cela.

ERNEST.

Votre gendre, moi, monsieur ?

FRANCVAL.

Un peu, si vous voulez bien le permettre.

ERNEST.

Je vous l'ai deja dit, monsieur, cette union est impossible.

FRANCVAL.

Quand je vous aurai présenté ma fille, vous ne direz plus cela.

ERNEST.

Mais quoi, monsieur, vous seriez réellement le maître de cet hotel magnifique ?

FRANCVAL.

Moi, pas du tout, mon gendre, car c'est vous.

ERNEST.

Moi ?

FRANCVAL.

Vous !.. quand vous me regarderez avec étonnement... est-ce que vous ne me croyez pas sur parole... alors, lisez cet acte provisoire. (*Il donne un papier à Ernest*).

ERNEST.

Que signifie ? (*Il lit*). « Moi, soussigné, je fai par le présent écrit, donation authentique, de l'hôtel d'Harcourt, situé rue Saint Georges, n°. 7, à M. Ernest Darleville, avocat, pour reconnaître le service important qu'il m'a rendu aujourd'hui même, en obtenan; des tribunaux, par son zèle et ses talens, la réhabilitation de mon nom et de mon honneur ».

« Signé Pierre Dérimont de Francval ».

CÉLINE, *courant à lui, avec un cri.*

Ah! mon père ! (*Elle se jete dans ses bras. Surprise générale*).

CHŒUR.

Air : *C'est affreux ! c'est abominable !* (de Pique-Assiette.)

C'est Franval ! (*bis*) étrange aventure !
Oui, c'est lui, (*bis*) tout nous l'assure.
Franval recouvre avec l'honneur
Et la fortune et le bonheur.
C'est Franval ! étrange aventure ! (*bis*)

ERNEST.

Quoi, Monsieur, c'est vous que je défendais, et Céline est votre fille ?

FRANCVAL.

Vous voyez donc bien que j'avais raison de vous appeler mon gendre !.. si toute fois la fille d'un pauvre chiffonnier...

CÉLINE, *avec sentiment.*

Mon bon père !

ERNEST.

Céline est la fille du négociant Franval, mais fut-elle

issue du plus obscur des hommes, sa vertu et son innocence me la feraient préférer à tous les partis.

Mme DE VERSEUIL, *à Alfred.*

Ah dieu! comme c'est romantique!

ALFRED.

Pour moi.... voilà qui me raccommode un peu avec la rue Mouffetard.

Mme DE VERSEUIL.

Mais, M. Franval, il me semble que vous auriez pu choisir un état plus relevé.

FRANCVAL.

Sans doute, mais il n'en était pas de plus sûr, car cette modeste profession ne m'obligeait à sortir que la nuit.. j'aurais pu m'expatrier et aller faire valoir mes talens à l'étranger... j'aimai mieux rester dans mon pays et près de ma petite Céline, que j'avais confiée à la bonne madame Gerval, et qui n'aurait jamais su que j'étais son père, si M. Ernest n'eut obtenu ma réhabilitation... jugez de ma surprise et de ma joie, lorsque je reconnus que mon avocat adorait ma Céline, le seul bien qui m'avait fait aimer la vie!... bon! me dis-je alors, je vais recouvrer 500,000 francs, il y en aura cent mille pour mon avocat, et cent mille pour la dot de ma fille... ce qui fut dit sera fait!... chère enfant!... j'ai dans ce jour éprouvé les plus doux plaisirs que le ciel puisse accorder au cœur de l'homme.... l'un quand le tribunal m'a solemnellement rendu l'honneur, et l'autre, quand pour la première fois tu m'as appelé ton père. (*Il presse sa fille dans ses bras*).

CÉLINE, *à madame Gerval.*

Thérèse, tu savais donc tout cela?

Mme GERVAL.

Oui, mon enfant, et voilà seize ans que je garde ce secret.

ALFRED.

Rare et digne femme! Mais c'est un véritable roman à la Walter-Scott, que cette histoire.

Mme DE VERSEUIL.

Je me sens toute attendrie.

FRANCVAL.

Allons, allons, c'est assez de sentiment comme cela.... c'est de la joie qu'il nous faut maintenant... (*A madame de Verseuil*). Madame, votre famille fut autrefois liée avec la mienne... j'avais l'honneur de connaître feu votre excellent mari... oubliez le pauvre chiffonnier, et ne voyez dans Francval qu'un voyageur absent depuis quinze ans... (*A tout le monde*). Pour moi, je ne saurais oublier mes courses nocturnes, et comme la probité ne m'abandonna jamais, je m'en souviendrai toujoûrs avec plaisir.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est Franval, etc.

FRANCVAL, *au Public.*

Air *de Julie.*

On sait que la philosophie
Apprend, par un heureux moyen,
A savoir gaîment. dans la vie,
Supporter le mal ou le bien.
Nous espérons, sans nulles catastrophes,
Vous voir sourire à nos travaux constans;
Et si vous n'êtes pas contens, } (*bis.*)
Tâchez d'être un peu philosophes. }

FIN.